



Le cavalier montait un fort beau cheval. (Page 61.)

ordonna à sa petite barque de mettre le cap sur Sarzeau.

On sait que le vent tourne avec les différentes heures de la journée, le vent était passé du nord-nord-est au sud-est; le vent était donc presque aussi bon pour le retour à Sarzeau qu'il l'avait été pour le voyage de Belle-Isle. En trois heures, d'Artagnan eut touché le continent; deux autres heures lui suffirent pour gagner Vannes.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite).

Rosina jeta sur l'autre jeune femme ce regard indécis d'une personne qui hésite encore avant de commencer un aveu embarrassant.

— Eh bien, señora? reprit la *china* (grisette mexicaine).

— Eh bien, ma pauvre fille, tu sauras...

Elle s'interrompit en entendant le galop de plusieurs chevaux qui approchaient rapidement.

— Benito! dit-elle avec un singulier mélange de crainte et d'intérêt.

— Et Domingo! fit Cypriana, qui se leva d'un bond; voyons s'ils ont fait bonne chasse.

Presque aussitôt quatre cavaliers parurent à l'entrée de la clairière. L'un d'eux, qui semblait être le chef, portait un dolman de drap brodé de soie, et de larges *calzoneras* ornées de boutons brillants. Ses grandes bottes *vaqueras*, en cuir jaune, étaient garnies d'énormes éperons dont les molettes avaient bien deux ou trois pouces de diamètre. Recouvert

d'une enveloppe cirée, son chapeau à larges bords se campait hardiment sur une forêt de cheveux noirs. Son teint olivâtre, et sa barbe noire un peu clair-semée, le reflet bleuâtre du blanc de ses yeux et la coupe anguleuse de ses traits, révélaient un homme dans les veines duquel coulait un sang mêlé. Un Européen nouvellement arrivé n'aurait fait cependant aucune différence entre cet homme et le premier venu des blancs au teint bronzé qu'il aurait vus autour de lui. Une créole, au contraire, n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître tout de suite un métis.

Le cavalier au dolman montait un fort beau cheval, qu'il maniait avec une remarquable habileté. Il le faisait caracoler avec l'intention bien évidente d'attirer le regard de la jeune femme.

Le noble animal, enlevé huit jours auparavant à une bande de chevaux sauvages, subissait avec peine la pression du mors et les atteintes de l'éperon. De temps en temps, il se cabrait avec rage et lançait des ruades furieuses. Immobile sur sa haute selle, le cavalier ripostait aussitôt par des saccades de la bride ou par de terribles coups d'éperon.

Les trois hommes qui suivaient le chef menaient, ou, pour mieux dire, traînaient en laisse un cheval sauvage dont le cou était encore entouré du *lazo* avec lequel on venait de le capturer.

Un *bozal* ou longue corde en crin formait un nœud violemment serré autour de la lèvre supérieure du prisonnier. Au moyen de ce caveçon, on le forçait de suivre les autres chevaux. Ceux-ci étaient couverts d'écume. La sueur ruisselait sur leurs membres nerveux.

— Attachez ce cheval à un arbre, dit le cavalier qui marchait en tête. Je le dompterai tout à l'heure...

Il descendit de cheval et ôta la selle et la bride, qu'il posa à terre. Puis il entrava sa monture au moyen d'une corde qui lui prenait la jambe droite de derrière et la jambe gauche de devant. Sans s'occuper davantage de l'ani-

mal, il le laissa ensuite s'éloigner et chercha sa pâture dans le bois. Les autres cavaliers en firent autant à l'égard de leurs montures.

— Eh bien, *chère âme de ma vie*, dit Benito en s'asseyant à côté de Rosina, vous avez eu tort de ne pas nous accompagner. Quelle belle troupe de chevaux nous avons rencontrée!... Ce bavard de Domingo a manqué un étalon magnifique, un alezan brûlé qui aurait fait honneur à un vice-roi.

En parlant ainsi, il embrassait la jeune femme. Elle fit machinalement un geste pour le repousser.

Il fronça ses épais sourcils. Sa figure prit aussitôt une expression de colère.

— Caramba! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on me reçoit? Regardez-moi bien en face, Rosina. Vous venez encore de pleurer... Sang du Christ! ajouta-t-il en épanchant sa colère sur un tronc d'arbre, qu'il cingla violemment de sa *cuarta* (sorte de cravache).

— N'ai-je donc plus le droit de pleurer? répliqua la jeune femme, en relevant brusquement la tête, et d'un ton hautain.

— Non, dit-il avec une sourde colère; car je ne devine que trop le motif de ces larmes, vous pensez encore à ce jeune homme de San-Fernando. Oh! ce créole maudit, je donnerais dix ans de ma vie pour le tenir deux heures entre mes mains. Je lui arracherais la peau lambeau par lambeau; je le frapperais de cette *cuarta*, jusqu'à ce que le sang ruisselle sur son corps!

Il se remit à frapper le malheureux tronc d'arbre avec une rage indicible.

Épouvantée de cet accès de fureur, mais trop fière pour laisser paraître son effroi, Rosina soutint hardiment le regard du *capataz*. Un sourire de défi erra sur ses lèvres crispées.

— Oses-tu me braver! reprit-il avec un redoublement de colère. Je te dis que je l'écraserai comme un ver, ce blanc maudit! et qu'il ne pourra soutenir mon regard, le lâche, le brigand!...

Et il lança contre son rival une série d'épi